

Paul NEUHUYS



Par Paul ROLAND

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Le nom de Paul Neuhuys s'associe, grâce à la revue anversoise *Ça ira*, dont il est un des fondateurs, à l'éclat de rire que libère le dadaïsme, stimulateur du milieu littéraire des années vingt.

Observateur critique du développement des avant-garde, au lendemain de la Première Guerre mondiale, Neuhuys tient des propos d'une étonnante lucidité sur les tendances nouvelles en poésie.

Éditeur avisé, il anime durant plus de cinquante ans à Anvers un pôle culturel aujourd'hui disparu, qui se caractérisait par l'emploi de la langue française et une sorte de double métissage culturel des influences germaniques et latines ainsi que des expressions littéraires et plastiques.

Ses nombreux recueils manifestent une poésie désespérément drôle et pétillante. Son œuvre touche également au roman et au théâtre. Si Norge le qualifie d'Ariel en poésie, Alain Bosquet a écrit : *Il est un poète d'une superbe et étonnante indépendance.*

Biographie

Paul Neuhuys est né à Anvers, au milieu d'une «Belle Époque» dont il aimait rappeler que l'année 1897 avait vu la création de ***Cyrano de Bergerac*** et la parution des ***Nourritures terrestres*** d'André Gide : *La terre appartient à celui qui éprouve le plus intensément la sensation de vivre.*

Son grand-père paternel, originaire des Pays-Bas, s'est fixé à Anvers où il a étudié la peinture à l'Académie des Beaux-Arts de la ville. Son père fonde une manufacture de cigares. Il épouse la jeune Anna Bürgi, de dix ans sa cadette, qui menait des études de théologie protestante. Paul Neuhuys est le deuxième des trois fils de ce couple. Son aîné deviendra artiste peintre. En âge de scolarité, il se souvient d'avoir été chétif, tourmenté par l'angoisse, attiré comme par compensation par les livres, à défaut d'avoir des compagnons de jeu : *Les garçons ne me voulaient aucun bien ni les filles. Je me rabattis donc sur les livres, mes seuls amis. Je pris goût des lectures contrastées : philosophie, histoire, roman, avec une prédilection toujours accrue pour les poètes.*

En 1914, la publication de ses premiers poèmes lui vaut d'être renvoyé de l'athénée d'Anvers, à moins que ce ne soient les illustrations que leur avait données le peintre Paul Joostens, ce qui fit écrire à Paul Neuhuys : *La poésie, tout au moins au départ, fut pour moi un délit.*

Grâce à ce premier recueil, toutefois, Paul Neuhuys entre en contact avec un groupe de jeunes qui se réunissent à Missembourg chez Marie Gevers. Il y fait la connaissance de Willy Koninck, avec qui il créera plus tard la revue *Ça ira*.

Anvers, au début du siècle, est une ville de province endormie où les goûts esthétiques de la bourgeoisie d'affaires valorisent la tradition et suspectent de supercherie toute nouveauté. Henry Van de Velde ne

trouvera-t-il pas la consécration en Allemagne surtout, et davantage à Paris que dans sa province natale? En littérature, les sursauts provoqués dans la jeunesse par le choc de la Première Guerre mondiale vont éveiller un état d'esprit favorable aux idées de l'avant-garde. Le pacifisme sensibilise à la nécessité de créer un internationalisme de la vie de l'esprit. L'exemple de la Révolution d'Octobre, en Russie, fascine et suscite des sympathies pour le communisme nouveau. Enfin, paradoxalement, la revendication d'une autonomie linguistique en Flandre favorise un nationalisme qui séduit même ceux qui s'expriment en français. Des revues de langue flamande comme *Ruimte* et *Het Overzicht* cohabitent avec des revues de langue française comme *Lumière* et *Ça ira*. Les uns se reconnaissent dans les valeurs de l'expressionnisme humanitaire venu d'Allemagne, les autres, avides d'expériences nouvelles, s'ouvriront comme naturellement aux tentations ravageuses et décoiffantes de Dada.

À partir de 1917, Paul Neuhuys fréquente le poète Max Elskamp avec qui il se lie d'amitié et qui lui écrira une préface pour son deuxième recueil, *Loïn du tumulte*. Après la Première Guerre mondiale, il séjourne à Paris. Il suit une formation littéraire réservée aux étrangers, à la Sorbonne.

De retour à Anvers, il constitue avec des amis le groupe *Ça ira* qui publiera une revue et des éditions du même nom. La revue est encouragée à Paris par André Salmon puis par Cocteau, Cendrars et Pascal Pia. Elle noue des contacts avec les avant-garde européennes. Elle fera connaître des figures aujourd'hui devenues célèbres : Charles Plisnier, connu à l'époque pour son engagement communiste, Clément Pansaers, le dadaïste belge du groupe parisien, Marcel Sauvage, Paul Joostens, Norge, Henry Michaux (qui signait son nom avec y) pour *Les rêves et la jambe*, Michel de Ghelderode pour ses *Masques Ostendais* et son *Cavalier bizarre* ainsi que, dans les milieux du surréalisme belge, Marcel Lecomte, Paul Colinet, Marcel Mariën et Fernand Dumont. Rétrospectivement, quel palmarès pour une revue provinciale !

En 1924, Paul Neuhuys se marie. Deux fils jumeaux naîtront en 1926. Il a repris la manufacture de cigares de son père qu'il dirigera jusqu'en 1946, tout en poursuivant ses activités littéraires. En 1932, il a ainsi repris, seul, les éditions *Ça ira*.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'entreprise familiale périclité. Des années difficiles s'annoncent. Engagé par un galeriste d'art, le poète rédige le catalogue des ventes. À partir de 1952, il assure un cours de littérature française à l'Institut Vandervelde à Anvers.

De 1961 à 1965, il publie *Les soirées d'Anvers* où l'on trouvera rassemblés des classiques comme Hugo ou Fromentin, des contemporains comme Joostens, Dewalshens, Frans Hellens, Ghelderode et de jeunes poètes flamands en traduction.

En 1968, Paul Neuhuys perd son épouse.

En 1980, les éditions Belfond publient une anthologie de ses poèmes préfacés par Alain Bosquet. En 1984, la collection Espace Nord l'accueille. Une exposition lui est consacrée dans le hall du palais des Beaux-Arts, à Bruxelles. Il meurt en septembre 1984.

Toujours ironique, Paul Neuhuys écrivait en 1971 : *C'est l'année des Mémoires. De tous côtés et à tout propos on me demande de raconter l'époque vibrante de Ça ira, les écrivains que j'ai connus, les peintres que j'ai rencontrés au cours d'une carrière qui touche à sa fin, et les femmes aussi que j'ai frôlées au féminin pluriel? Sémiologie ou sémiotique, la vie des signes et du "design". Il faut que je donne signe de vie.*

Bibliographie

La plupart des œuvres de Paul Neuhuys ont paru aux éditions *Ça ira* à Anvers et sont évidemment introuvables dans le commerce. En citer les titres fait pourtant partie, déjà, du plaisir de la lecture : *La source et l'infini*, *Loin du tumulte*, *Le canari et la cerise*, *Le zèbre handicapé*, *L'arbre de Noël*, *Le marchand de sable*, *Naissance d'Adonis*, *La fontaine de jouvence*, *Fables*, *La voie royale*, *Message*, *Inutilités*, *Le secrétaire d'acajou*, *La joueuse d'ocarina*, *L'herbier magique d'Uphysaulune*, *Les archives du prieuré*, *La draisiennne de l'incroyable*, *Le cirque Amaryllis*, *Les poivriers de Béotie*, *Septentrion*, *Ça n'a encore une fois pas marché*, *Octavie*, *L'agenda d'Agénor*.

Disponibles dans le commerce :

- *On a beau dire*, anthologie, Labor, Bruxelles, coll. Espace Nord n°11, 1984.
- *Les extravagants*, Raïna, Neuhuys, Norge, Le Cri, Bruxelles, 1994. Sous ce titre sont rassemblés *Le canari et la cerise*, *Le zèbre handicapé*, *Le secrétaire d'acajou*, de même que des œuvres de Raïna et *Le sourire d'Icare* de Norge.
- *Mémoires à dada*, Le Cri, Bruxelles, 1996. On trouve dans ce volume des souvenirs de l'auteur, le texte de quelques conférences et une bibliographie complète de ses œuvres.
- *Soirées d'Anvers, notes et essais*, éd. Pandora, Anvers; 1998. Ce volume contient notamment la réédition de l'étude de 1922 *Poètes d'aujourd'hui : l'orientation de la conscience lyrique*. La même maison d'édition (Indiestraat, 21, Anvers - distribuée par Exhibition International, Colonel Begaultlaan, 17, Leuven) annonce la parution en trois volumes de l'œuvre poétique complète, accompagnée d'un C.D. reprenant des interventions de Paul Neuhuys, notamment un entretien qu'il a eu avec Paul Willems aux Midis de la Poésie.

Paul Neuhuys - 10

Signalons enfin la publication posthume de la pièce de théâtre ***Prométhée*** avec des gravures en relief de Jiri Kolar, aux éditions d'art La Pierre d'Alun en 1994.

Texte et analyse

STYLE

- 1 *Percuteur caillou nucléaire*
- 2 *expression juste de la pensée*
- 3 *le style coupé de La Bruyère*
- 4 *le style tranchant, le style zéro*
- 5 *le parler coquillard du curé de Meudon*
- 6 *le charabia des cachots*
- 7 *le style qui sévit, après Sévigné*
- 8 *le style roche tarpéienne*
- 9 *près du style Capitole*
- 10 *le style «allo qui est à l'appareil»*
- 11 *le style «je ne je supporterai pas*
- 12 *d'être tripotée par cet homme»*
- 13 *le style inondation*
- 14 *océanique, bilboquet*
- 15 *haletant, constipé*
- 16 *le style cliquetis de pivert*
- 17 *le style cavalcade historique*
- 18 *le style phylactère*
- 19 *photographique, automatique*
- 20 *pied de nez, poum par terre*
- 21 *La poésie oblige à ramasser son style*
- 22 *style de vie, style de rien*
- 23 *un style en mille morceaux*

(La draisienne de l'incroyable)

En a-t-on écrit des pages sur le style! Formules frappées comme des médailles ou définitions de marbre poli qui ont pris la pose. En faisant de lui le révélateur de l'identité personnelle dans l'écriture, Buffon, au

XVIII^e siècle, recueille l'héritage rationaliste du classicisme littéraire français. Se forger un style va devenir pour longtemps l'aspiration de l'artiste en quête de reconnaissance. Ce n'est pas tout à fait un hasard si le poème de Neuhuys s'en prend gaillardement à cet emblème de la tradition académique. Agitant sa marotte pour que raisonnent plus gaiement ses bons mots, c'est en bouffon assez philosophe que le poète nous serine ici son oraculaire litanie.

Formée d'abord d'une longue énumération de phrases non verbales (les vingt premiers vers), le poème semble mieux fait pour égarer l'esprit dans ses voltes verbales que pour proposer une réelle définition du style : *La poésie c'est tourner autour du pot*, prévient Neuhuys, non sans ajouter malicieusement *Tourner autour du pot jusqu'à ce qu'il suggère un potin du tonnerre!* (1)

Comparer le style à un *percuteur* c'est reconnaître aux mots leur qualité de projectiles dont la détonation est liée à la surprise, à la vitesse de déplacement, au bruit et aux couleurs de l'explosion. En cela, Neuhuys rejoint une tradition qui considère l'invention verbale comme un jaillissement libérateur. Mais il innove en restituant aux mots leur autonomie sonore et leur pouvoir de fusées de feu d'artifice :

Accordéon, Cheptel, Hippocampe, Banquise

O mots tirés en l'air comme des coups de feu,

lit-on dans *Échappé belle*. Les dadaïstes, en donnant au mot priorité sur l'idée, avaient tenté de faire évoluer la poésie vers une sorte de lyrisme abstrait par des poèmes phonétiques où les mots retrouvaient leur valeur d'incantation ou par des poèmes visuels où ils éclateraient en se décentrant sur la page.

Lorsque Neuhuys compare le style à un *caillou nucléaire*, comment ne pas se souvenir qu'il écrivit : *Dada fut la première pilule atomique*

1. *Mémoires à dada*, pp. 267 et 219.

intérieure (2), affirmation reprise cinquante ans plus tard dans le poème liminaire de son recueil ***Ca n'a encore une fois par marché***, en 1972, ou encore, dans le même registre, dans ***Le marchand de sable***, en 1931, *j'ai dans la tête un vieux caillou / qui parfois jette une étincelle*. La référence aux sciences de l'atome n'est pas fortuite et montre que le poète pressent par ses questions ou ses images les modèles expérimentaux que les hommes de science élaborent. La poésie, écrit encore Neuhuys, *répond à l'angoisse philosophique de l'heure actuelle par la fulguration des idées et des couleurs, par l'explosion des sens et des sons* (3). Les deux images du premier vers font du style une libération d'énergie, le choc initial de ce qui doit engendrer un rythme doué de vie : *le staccato des mots qui frappent dur/ou qui sonnent douloureusement clair* (4).

Après ces images résolument modernistes, le poème en vient à des connotations plus littéraires : La Bruyère, Madame de Sévigné, références au classicisme sans doute, mais plus encore prétextes au calembour. La définition classique *expression juste de la pensée* fait apparaître un contraste par rapport aux aspects modernes du style. Le classicisme a reposé sur la conviction que l'univers s'organise en fonction d'une logique rationnelle, et l'adéquation entre le réel et la pensée n'avait rien d'une illusion. En revanche, à l'avènement de la modernité, l'esprit s'efforce de *se libérer des concepts relatifs de la raison humaine. Il s'agit pour lui d'abolir les catégories. (...) Il lui suffit d'entrevoir par instants de lointaines lueurs d'absolu dans les débris mouvants que laisse après soi l'élan de vie* (5). La poésie devient alors "un flash sur l'immédiat", une expression juste de la pensée certes, mais dans une tout autre perspective que celle des classiques.

2. Ibidem, pp. 74 et 75.

3. ***Poètes d'aujourd'hui : L'orientation actuelle de la conscience lyrique***, Ca ira, Anvers, 1922.

4. ***Octavie***, Ca ira, Anvers, 1977.

5. ***Mémoires à dada***, reproduction de l'article de P. Neuhuys publié dans la revue ***Ca ira***, n° 14.

La référence à Rabelais (*du curé de Meudon*) ou à Villon – car *le parler coquillard et le charabia des cachots*, c’est plutôt lui! – oriente l’attention du lecteur vers la langue verte et le plaisir des mots qu’on invente ou qui inventent l’inédit. Les jeux de mots, le charabia peuvent, en jargonnant, ouvrir l’esprit sur des horizons insoupçonnés. *La poésie peut changer la façon de voir. Il suffit de mettre l’accent où il faut. Contre l’hiver cruel le cri des bacchantes. Dionysos au divin délire. Ce n’est pas la tension intellectuelle ni sentimentale qui pousse l’homme mais l’ivresse*(6) .

À cela s’ajoute le détournement de proverbe et de formules de langage stéréotypées (vers 8 à 12). La drôlerie se joint à la pratique d’une sorte de «collage» verbal : *Le poète se livre à l’élan primesautier de sa plume et à la vision simultanée de toutes les choses qui frappent sa sensualité, son intelligence et sa mémoire. C’est un art purement intégral et comme qui dirait synoptique* (7). Le style ne peut plus résulter d’un ton unifié issu de la pensée claire, mais d’une variation infinie des formes et de l’expression. À l’unité de style prisée des classiques a succédé la fragmentation et le discontinu de l’écriture moderne. *L’acceptation de l’absurde exige une constante activité. C’est ce mouvement qui entraîne la poésie dans le rythme d’une éternelle gaieté. Les poètes tâchent à coordonner les éléments épars d’une dionysiaque sagesse*(8) .

Se succèdent alors dans le poème des caractérisations imagées de façon très contrastée : le déferlement de l’eau, la précision du jeu d’adresse, l’arythmie du souffle ou la constriction, le pittoresque visuel ou sonore (vers 13 à 20). Le lecteur à l’impression d’être enlevé dans un tourbillon dont la vitesse et le rythme se dérèglent jusqu’à ce qu’ils échappent totalement à la volonté consciente (*automatique*) : *bouleverser*

6. Ibidem, p. 215.

7. *Poètes d’aujourd’hui*.

8. *Poètes d’aujourd’hui*.

les catégories du langage jusqu'à ce que le langage se mette lui-même à penser(9) .La réflexion sur le style débouche littéralement sur la gesticulation, la grimace et, après les acrobaties de l'esprit, sur la chute clownesque (*poum par terre*).

La fin du poème est formulée en une phrase plus classique (vers 21 à 23). En précisant la fonction de la poésie, elle joue sur le double sens du verbe *ramasser* dans le lieu commun *ramasser son style*, qui peut signifier relever ce qui est tombé par terre tout autant que condenser ce qui est éparpillé.

Tout ce qui vient d'être écrit n'aurait aucun sens, si on ne tenait pas compte des enchaînements sonores. Cela se passe – comme dans la plupart des poèmes de Neuhuys (cfr. Pour la démonstration le poème *Jeux*(10) – comme si les liens logiques ou les associations d'images se construisaient à partir des euphonies ou cacophonies auxquelles s'amuse le poète. Qu'il suffise d'observer par exemple que la consonne gutturale [k] présente dans les trois mots du vers initial se multiplie à l'envi dans le poème jusqu'à former plusieurs allitérations : – *coupé* – *coquillard* – *curé* – *cachots* – *Capitole* – ... *cliquetis* – *cavalcade* –

Ce phonème sur lequel rebondissent tant de mots du poème joue ici son rôle de percuteur!

De nombreuses paronomases se dissimulent dans la jungle sonore : *sévit* – *Sévigné* / *sévit après* – *tarpéienne* / *Capitole* – *appareil* / *supporter* – *tripoter* / *photographique* – *automatique*.

Le phonème (i) envahit littéralement les vers 7, 9, 10, 13, 14, 16, 17, 18. Lorsque le lecteur, à la fin du poème, étourdi d'explosions sonores et visuelles, relie le dernier vers au premier, il reste sur l'impression que *la poésie va vers la désintégration du langage*. Ou comme le dit ailleurs

9. *Mémoires à dada*, p. 153.

10. *Octavie*. (Cfr page 17 de ce dossier)

Neuhuys : Au lieu de nous en tenir à la vision commune du monde, procédons à une exploration du monde inorganisé où tout est en perpétuelle création (11).

11. *Mémoires à dada*, p. 59.

Choix de textes

1. La ville-fleuve

VILLE

*Sirènes, paquebots, pianos mécaniques
c'est la ville commerciale où j'habite*

*Les navires déchargent le charbon et le fer
c'est la ville des lourdes matières premières*

*Le port emplit les rues d'un mouvement régulier
et tous les pays du monde y sont familiers*

*Les hommes de mon pays sont les meilleurs hommes de la terre
ils sont très adroits dans le mécanisme des affaires*

*S'ils ne s'adressent pas volontiers la parole
c'est qu'ils ont tant de marchandises à emmagasiner*

*L'Escaut massif leur a inspiré un air solennel
qui accuse leur opulent confort matériel*

*Ils rappellent le temps où la Flandre féconde
par sa cour fastueuse émerveillait le monde*

*Ils occupaient alors des immeubles dorés
tout en velours d'Utrecht et en cuir de Cordoue*

*Ils étaient sensuels et d'une dévotion austère
et exploitaient le mauvais accord de la France et de l'Angleterre*

*Aujourd'hui, encore, ils n'ont pas beaucoup changé
et n'estiment rien tant que rire après manger*

*Ils aiment beaucoup l'or des clairons militaires
mais répugnent au sang que l'on verse à la guerre*

*Le rire des typewriter emplit tous les matins
les banques d'où l'on tire des chèques sur Berlin*

*Les hommes ont des têtes drôlement équarries
et les belles dactylos aiment les grasses espiègleries*

*Des connaissements verts et de bleus télégrammes
s'envolent dans le ciel et sont comme les âmes*

*Un marin allume une cigarette Kentucky
Un nègre frissonne dans ses habits d'Européen*

*C'est la ville des filles de joie et des hommes de peine
Sirènes, paquebots, pianos mécaniques*

(Le zèbre handicapé)

*Tu fus la ville des baisers
ma pauvre ville ravagée
par une horde de démons.
Partout le froid, partout la faim.
Sur les jardins de l'Harmonie
flottent les drapeaux de la nuit.
Humanité. Inhumation.
Où est le temps où sur les toits
chantaient des carillons de joie
Elle est tienne, elle est à toi...*

*Tu fus la ville des baisers
et voici que, délabrées,
tes mesures font de toi
une succursale de Londres
Flower Shop et Fruit Shop.
Mourrai-je en cette ville morte?
ma pauvre ville natale
par mille glaives poignardée.*

Le secrétaire d'acajou

ANVERS

à Willy Koninckx

*Anvers
40 kilomètres de quais et 800 grues
M. Céleste assure contre le vol des mouettes
En rade vient mouiller le croiseur «Augusta»
et le grillon crépité dans la caméra.
Monologue intérieur, Mongolie extérieure.
Le cinéaste braque l'objectif sur une goutte de sueur
Le docker Blekkenteut et le nègre Zeddeganazot
se disputent une belle néréide
Adélaïde Bron van Genot.
Guetteuse et débraguetteuse.
Rubens faisait du théâtre flambant neuf
Cargos pansus, panses repues.
C'est tartine et bouterame.
Un yacht cingle vers les champs de nénuphars
Place Verte, le carillon égrène une chanson grêle :
et les deux géants
– ce sont les géants nés à l'aurore des temps –
parcourent les rues avec leur air de qu'est ce que je vous...*

La noce sort de l'Hôtel de Ville.

*Si la marchandise est couverte par l'assurance, me dit M. Céleste,
vous pouvez réclamer le remboursement du dommage.*

Les Archives du prieuré

*ô ma détestable petite patrie
tu es le pays le plus propre à la friponnerie.
Plaque tournante
roue joyeuse
société anonyme
l'Europe, mendiant aveugle,
s'appuie sur toi comme Bélisaire
trop patricien pour être patriote.*

Le secrétaire d'acajou

2. Mots tirés en l'air

ÉCHAPPÉ BELLE

*Accordéon, Cheptel, Hippocampe, Banquise
O mots tirés en l'air comme des coups de feu
Chacun vient à son tour sur la terre conquise
Renouveler du sort l'inépuisable jeu*

*En vain te pares-tu d'un cœur artificiel
Dans le miroir d'argent nage une nuque blonde
Rien ne peut déranger le système du ciel
Et le clown désolé fait rire tout le monde*

*Fusez, rires d'enfants; coulez, larmes de mère
La jonque de l'amour chavire entre les fleurs
Dieu regarde s'ouvrir les tombes éphémères
Et naître des saisons l'éternelle fraîcheur*

L'Arbre de Noël

VIE

*Friture, Tir, Parade
La kermesse du village
s'agite autour du vieux clocher
Chacun grimpe à son tour sur le mât de cocagne
La spirale du toboggan
vous déverse sur la terre dure
Le Palais du Rire est fermé pour cause de décès
Au seuil de sa baraque
la charmeuse de serpent
grelotte sous son boa
« On ne paie qu'en sortant »
Le carrousel rutilé comme un trône
Au cirque
l'orchestrion caduc
règle les tours de piste :
Quand la musique cesse
tous les chevaux s'arrêtent
Sous l'arbre où dansent des lampions
un aveugle joue de l'accordéon
et, le soir, quand la lune de plâtre
se balance dans le ciel truqué
on peut regarder, mais pas toucher*

L'Arbre de Noël

Jeux

*Mais oui j'aime le jeu
la source du mot jeu
est dans joie et jeunesse*

Jeux floraux
jeux de lumière *jeux de massacre*
le grand jeu pur de l'attraction universelle

Vibrances Nuances Navrances
le jeu des correspondances
le jeu tout court *le jeu de l'oie*
le jeu du drame
qui se joue en moi

Octavie

3. Femmes

FEMME

*Nuque, coude, gorge,
et la lune
dans un coupe-gorge.*

*Ce n'est pas une créature de plaisir
Elle retient mieux que nous les numéros téléphoniques,
et règle nos désirs
sur des flots mécaniques.*

*Son cerveau pèse moins
mais son cœur bat plus vite.*

*Grâce à elle,
nous sommes nés et
bornés.*

Le Marchand de sable

ÉLÉGIE

*En ai-je entre mes bras tenu des femmes nues,
blanches filles de l'air, doux fantômes charnels
que j'ai couchés sur des draps fins comme l'hermine
fantômes inquiets du sort de l'univers.*

*Bibiane, Halisca, Melchiade, Ermeline,
Artémone, Strobule, Éleusine, Lyra,
Dorippe, Marcabel, Aglaure, Mysargyde,
Diabole, Érotie, Hungère et Pardalisque.*

*Feux roses qui glissez sur une herbe brumeuse
comme une étrange fresque étrusque et proustienne,
et toi, Sophoclidisque, et toi, Lemnishélène,
et Lyconide que j'oubliais, la lépreuse...*

La Joueuse d'ocarina

4. Fleurs

AU BAL DES FLEURS

*Au bal des fleurs, des fleurs masquées
le sabot de Vénus et la barbe de bouc
dansaient le zapateo
au son d'une sveglia-vaïna,
instrument charivarique à souhait.*

*Le bal dégénéra en orgie
à cause de certaines fleurs
qui faisaient la mijaurée.
Partout les fausses idées
venaient de leurs fausses pudeurs.
Ainsi la fausse giroflée reprochait au bégonia
d'être une affiche publicitaire pour les insectes,
la fausse épervière
reprochait à la cuscute d'être trop popote,
et la fausse vipérine en voulait au dahlia de faire du théâtre
de s'être produit, à Syracuse, dans la Médée d'Euripide,
et d'avoir joué ce rôle comme une fleur.*

Les Archives du prieuré

POURQUOI?

*Pourquoi j'aime les fleurs?
parce qu'elles atténuent mon état d'amant malheureux?
Sans doute y trouve-t-on
des raseuses, des griffeuses, des crampons.
Mais la partie du végétal,
qui contient les organes nuptiaux,
est douée de couleurs si suaves
et d'une senteur si subtile,
qu'on voudrait peindre le parfum des fleurs,
cette mélancolie sous-jacente.
Hélianthe, catleya, jacinthe, primevère,
toutes ont l'esprit tourné vers
le grand cachottier de l'inconcevable univers.
Peindre le parfum de la lumière.*

Septentrion

COLIBRI

*Colibri baise-fleurs
héron héliophage
poésie antiprose
prose plus quelque chose*

*C'est fabre d'églantine
corrigeant la bruyère :
au lieu de dire il pleut
dites il pleut bergère*

Octavie

5. Poète, poème, poésie.

*Qu'est-ce qu'un poète ?
un monsieur qui se croit heureux avec un bout de crayon ?
Vous verrez ce que ça lui coûte à ce garçon.
Regardez-le ranger ses paperoles
dans un chiffonnier en bois d'amourette.
Interpréter l'intrinsèque
Chevaucher le convolvulus.
La véritable vérité vraie
se paie d'onomatopées
et c'est lorsque je ne puis
plus compter sur aucun appui
que je saute sur mon bout de crayon
comme l'acrobate
sur le plus vertigineux des trapèzes.*

La Draisiennne de l'incroyable

*Une écharde dans la chair
ce qui fait qu'on devient poète c'est peut être
un coup qui nous frappa au plus secret de l'être
la compensation d'une détresse
la joie de la désolation
l'épatant c'est qu'on peut tout dire en poésie
ce qu'il y a de plus croquignolet chez les clopinettes
On peut y accéder par Millevoye
une poésie entre vers et prose
sur les bords du Jourdain
une poésie de pleuronecte est celle qui nage sur le côté
le lyrisme de l'hystérie en bikini
l'odelette aux fines herbes
qui porte le cachet de la Commune
le stupre des bas-lieux
la belle de Portsmouth
du temps que la France pontait son dernier louis
grelottante de gynécomaste monorchidien
une poésie qui sait le danger des aliments raffinés
poésie en prise directe
poésie à demi-mot : cravate sensa, parfum sexi
poésie olivier de serre
male herbe ne périt pas
pin parasol fabre d'églantine
cueillir le lai du chèvrefeuille
dans l'espéranto des comptines
Un poète sans oreille est un âne.*

La Draisienne de l'incroyable

*Ma poésie est déjà vieille puisqu'elle date d'avant 14
Elle a traversé pas mal de tourbillons
Le ping-pong Pound-Picabia
première pilule atomique intérieure*

*La poésie ne vaut que par sa teneur en arbitraire
L'humour lyrique a son illumination propre
Le seul moyen de connaître quelque chose sur cette terre,
parce qu'elle passe sur les hauts fonds de la connaissance
et qu'elle tinte pur sur le marbre absolu*

Poésie de bon aloi

orale vocale chorale

concrète optique phonétique

Le vrai langage est onirique ironique

Papiers collés Papiers froissés Petits papiers

par où le cœur déçu retrouve son vrai rythme

*Un poème est plus intéressant pour moi sous sa forme inachevée
Il reflète ce qui me préoccupe à l'instant même
Il se fait sous nos yeux avec toujours le dédommagement
d'une position dépressive, le fait d'une minorité qui se sent en exil*

*Les livres, les voyages ont fait de ma tête un drôle de cinéma
et trois thèmes se dégagent de mes inédits :
Érotisme - Tourisme - Hermétisme*

Faire ce qui ne peut se faire qu'en poésie.

Ça n'a encore une fois pas marché

Synthèse

Né à Anvers, Paul Neuhuys y a publié presque toute son œuvre, à des tirages quasi confidentiels. Plus encore que de l'obstination, il aura fallu de l'enthousiasme et un bel esprit d'indépendance à l'animateur de *Ça ira* et des *Soirées d'Anvers* pour continuer à croire en la place de la poésie d'expression française dans une métropole cosmopolite, mais bornée de plus en plus par l'intransigeance des nationalistes partisans de la stricte loi du sol!

Paul Neuhuys décrit volontiers sa «ville-fleuve» dont le port concentre l'essentiel du spectacle coloré, épicé, qui émoustille son œil de peintre : l'Escaut, les bateaux, les docks, la Bourse, les banques, les gros négociants, les marins, les filles de joie, les oiseaux rares, les gloires de la peinture dans les musées, les rues pavoisées, Anvers, ville des carillons et des baisers, *ville natale par mille glaives poignardée*, durant les deux guerres de ce siècle. Ville magnifiée par les chansons d'Elskamp, ville éclatée dans le *décor violemment colorié* des poèmes-collages du poète d'avant-garde.

En contrepoint, la poésie de Neuhuys chante volontiers l'évasion. *Ne restons pas ici, la vue est trop bornée*, lit-on dès le premier poème, dans **Le Canari et la cerise**. Il fait si bon fredonner le nom des villes et des pays exotiques, *Vancouver, Tombouctou, Singapore*, (1) qu'on se croirait dans l'Ithaque d'un Ulysse *Comme un vieux joueur de bugle, / un peu bègue et un peu bigle* (2). *Se laisser rouler à l'aveuglette / Triste plaisir de voyage / ... Se consoler d'une infirmité physique / en caressant les molles courbes du paysage*, écrira Neuhuys dans **Tourisme** (3). Pour lui, *l'homme cavalier seul sur un cheval sans bride* n'a de cesse d'épuiser les visages multiples de la réalité. Le dépaysement n'est rien d'autre qu'une course vers de nouvelles frontières à apprivoiser par de nouveaux jeux de mots : *Chacun est venu*

sur la terre / pour montrer ce qu'il peut faire // Et nous voyons tous les matins / le but d'un voyage sans fin / (4).

Les prénoms féminins comme les noms de fleurs sont également le sujet d'inépuisables énonciations. Ils dessinent une autre contrée dont la poésie de Neuhuys aime caresser les avantages sonores. À rebours du lyrisme traditionnel, il célèbre peu les sentiments ou la mystique de l'amour. Son attention retient plutôt les détails vestimentaires, les fards, les colifichets, la parade amoureuse. Bagueauder, papillonner semblent les maîtres-mots de l'art d'aimer. Toujours, la mélancolie se porte au revers des parures de l'érotisme : *N'aurai-je aimé que des passantes / et la fuite furtive d'un dos?* (5) Mais aussi un sens assez fataliste de la faute avec la jubilation de la chair qui se révolte dans le péché : *Tout fruit d'amour veut qu'on le cueille* (6).

Noms de femmes, noms de fleurs. À partir de la publication de *L'Herbier magique* qu'il signe de l'anagramme de son nom *Uphysaulune*, Paul Neuhuys joue de la métaphore traditionnelle, en utilisant toutes les touches de son clavier verbal. Avec une virtuosité étourdissante, savante mais sans préciosité, il sollicite l'étymologie, la symbolique populaire du langage floral, le calembour et la rime sonore. Mieux que jamais le feu d'artifice se colore, d'autant que la vieillesse s'avance. *La vieillesse fait naître des idées stupéfiantes* (7).

Quand on évoque les liens privilégiés de Paul Neuhuys avec l'aventure dada, le lecteur a tendance à penser qu'il aura affaire à l'écriture iconoclaste d'un saccageur impénitent. Or, une des particularités de cette poésie est qu'elle intègre à son discontinu logique des éléments marquants de la tradition. Neuhuys n'est pas Pansaers. Il recourt en connaisseur aux figures de rhétorique. Versificateur habile, – combien de vers à la métrique savamment contrôlée jusque dans les poèmes les plus libres – il confesse un amour immodéré de la rime : *Tu règues sur nos cœurs, Rime, par qui les mots / se poursuivent ainsi que d'espiègles jumeaux* (8). Jouant avec brio des virtualités de la prosodie, il fait montre d'une aisance désinvolte sans doute analogue à celle qui fit l'originalité de La Fontaine en son siècle solennel.

Poète de la modernité, il est tout autant celui des références : allusions mythologiques, citations littéraires, évocation de peintres, de sculpteurs ou de musiciens, appels à l'histoire, à ses figures officielles ou folkloriques, spéculations philosophiques ou relatives aux découvertes scientifiques, plongées dans l'hermétisme trouvent sa curiosité intellectuelle toujours aux aguets d'un bon mot ou d'une comptine. Paul Neuhuys apparaît à travers toute son œuvre comme le fou du bel esprit.

Collectionneur de définitions de la poésie, il savait qu'aucune n'épuiserait sa curiosité obstinée ni celle du phénomène dont il se voulait le descripteur averti. Par prédilection, il associait à la vieille définition de Dante (*Une invention de mots doués de rythme*) celle de Franz Hellens (*ce curieux fruit sonore*). À sa manière, il les subvertissait toutes deux en ajoutant : *tout dans la poésie est recouplement, ratures et repentirs. C'est l'art de l'omission par excellence, l'art de sauter les idées intermédiaires, en vertu d'une intonation heureuse ou d'une subtile structure interne.* (9)

Se définissant comme un héritier de la Belle Époque, Neuhuys appréhende la poésie d'alors comme *une flamme invisible qui charme d'une manière inattendue*. Contemporain du symbolisme en poésie française, il le définit comme un *art qui empruntera ses effets aux autres pays et aux autres formes d'art : la peinture, la musique* (10). Qu'on retienne bien cette réflexion, car elle éclaire par avance l'art de Neuhuys lui-même : acuité, vivacité du regard comme chez les peintres, sensibilité comme instinctive à la sonorité des mots et capacité de faire naître d'eux un rythme ou une mélodie qui les enlèvent.

Paul Neuhuys se souvient d'avoir vu Émile Verhaeren, en 1912, lors d'une conférence à la vieille salle du Cercle artistique d'Anvers. Son génie, selon lui, est de chanter toutes les formes de l'énergie. Il rapproche sa poésie de la peinture de Rubens, disant que leur défaut commun est d'outrer les contours. De Maeterlinck, il retient le vulgarisateur des grands mystiques et pressent dans ses *Serres chaudes* l'inspiration du surréalisme tel que le concevra André Breton.

Encore adolescent, il rencontre dans sa ville natale Max Elskamp qu'il va voir dans sa maison du boulevard Léopold : *Elskamp était mon école du soir, mon université populaire*. C'est de lui qu'il tient ce qu'il estime la meilleure définition de la poésie :

*Et la bonne parole où tous les mots qui s'aiment
Semblent des enfants blancs en robe de baptême* (11)

Ce qui fait le charme d'Elskamp c'est ce folklore quintessencié qui opte pour le peuple dans une mixture de sonorités nouvelles. C'est grâce à cette conception angélique que la poésie devient le mot de passe des profondeurs : la lumière douée de parole (12).

D'Apollinaire, Neuhuys hérite son goût de la modernité. Comme son aîné, il comprend qu'avec la Grande Guerre, le monde a profondément changé : *la poésie d'aujourd'hui s'adapte au progrès pratique*. Avec des inventions comme l'électricité, les nouveaux moyens de communication, radio, cinéma, téléphone, l'espace et la perception du temps se sont disloqués. Il n'est plus possible à l'écrivain, s'il le désire, de maîtriser sa vision de l'univers, multiple et varié jusqu'à l'éclatement. Les procédés de l'écriture changent. La notion de vitesse, le simultanément, la discontinuité font intrusion sur la page. Une nouvelle esthétique apparaît : *elle restitue un aspect momentané de l'innombrable réalité* (13).

Avec Dada, un formidable élan de révolte et de renouveau s'inscrivent donc dans la conception de la poésie de Neuhuys. Une complexion personnelle fait qu'il la ressent comme *le résultat d'un déchirement, la compensation d'un traumatisme, d'une position dépressive*. Une écharde dans la chair, selon la formule de l'apôtre Paul. Plusieurs fois, Neuhuys manifeste dans ses écrits la tentation du suicide. Sa poésie peut apparaître comme un moyen de défense inconsciente contre le vertige de l'anéantissement.

L'enchevêtrement des vies humaines et leur déroulement sont pour lui tributaires d'un jeu de hasard. Le destin a quelque chose d'inexorable. Les cycles naturels qui alternent vie et mort se déroulent sous l'œil indifférent

de Dieu. Avec cette conception de l'existence où l'absurde pointe le bout du nez, l'amour et l'humour constitueront des échappatoires intermittentes.

Le poète, quant à lui, peut pratiquer son art comme le jongleur. Il lance les mots en l'air et s'enchant, en illusionniste, de l'effet qu'ils produisent, sachant qu'il sera de courte durée et ne pourra prétendre donner un sens, une cohérence à l'univers : le sens est à construire, surtout parce qu'il est provisoire. Du coup, le clown, l'acrobate, le voyageur égaré, le musicien qui improvise, l'amant qui papillonne deviennent les figures emblématiques du poète. Comparer celui-ci à un acrobate dont le trapèze serait le langage (14), c'est suggérer qu'il court le risque de réussir l'exercice qui ravit la foule ou de rater lamentablement son numéro. Situer le véritable objet du poème dans le maniement des mots, c'est affirmer la primauté du jeu verbal sur l'expression des sentiments nobles et des pensées métaphysiques. Pudeur du poète qui masque ses sentiments sous la grâce de la pirouette.

À lui qui l'aura pratiquée parce que *ça fait passer la vie / et ça nous rend plus fort / pour accueillir la mort* (15), la poésie aura été *ce qui manque à l'homme depuis les origines, l'infinie aspiration vers l'Esprit incréé* (16).

Paul Roland

- (1) *Port*, in **Le Zèbre handicapé**, 1923.
- (2) *Comme un vieux joueur de bugle*, in **Le Marchand de sable**, 1931.
- (3) **Ça n'a encore une fois pas marché**, 1972.
- (4) **Le Zèbre handicapé**
- (5) *Passantes*, in **La joueuse d'ocarina**, 1947.
- (6) *Pourquoi tourner la manivelle*, in **Octavie**, 1977.
- (7) *J'entends dire que la poésie*, ibidem.
- (8) *L'auto rebondissait*, in **Le marchand de sable**.
- (9) & (10) **Mémoires à dada**.
- (11) Max Elskamp, *Aux yeux, I*, in **En symbole vers l'apostolat**.
- (12) **Mémoires à dada**.
- (13) *Poètes d'aujourd'hui : L'orientation de la conscience lyrique, Ça ira*, 1922.
- (14) *Qu'est-ce qu'un poète?* in **La draisienne de l'incroyable**, 1959.
- (15) *Les comptines d'Octavie*, in **Octavie**.
- (16) **Mémoires à dada**.